

—Alors, à votre avis, ce n'est donc pas une résolution subite qui a conduit le comte dans le parc ? Cette longue attente prouve un rendez-vous pris, une heure assignée. En un mot, vous pensez qu'il allait vers un but déterminé ?

—Je le crois.

—Et quel était ce but ?

Bricard hésita en souriant.

—Répondez, dit le magistrat d'un ton sec.

—Dame ! monsieur le juge, mon opinion est que le comte voulait, comme on dit, en revenir à ses moutons. On prétendait à l'office que M. de Gabrinoff s'était fait pincer par le père un beau soir qu'il en contait à la Nicole. Peut-être bien que cette nuit il a voulu retourner à l'assaut.

—Supposez-vous que Nicole ait donné de vive voix un rendez-vous au comte ? Cette longue attente... sans se coucher, ce qui prouve la crainte de ne pas se réveiller à temps... donne à croire, je le répète, à une heure fixée, à un rendez-vous pris et, par conséquent, à une connivence de la part de Nicole. Elle a dû prévenir le comte de vive voix.

—Oh ! non... pas de vive voix. Ni la fille ni le père n'ont paru au château depuis la fameuse scène, et mon maître, pour ne pas exciter la jalousie de madame, qui avait pardonné, n'avait pas mis les pieds dans le parc.

—Alors, bien que vous n'ayez rien vu, le défunt a dû recevoir un billet de cette fille.

A ces mots, Bricard se frappa le front en homme qui se souvient subitement.

—Attendez donc, attendez donc ! fit-il, vous pourriez bien avoir raison. Il me revient maintenant un détail.

—Lequel ?

—Ce matin, quand je suis entré chez le comte, il y avait, voltigeant sur le parquet, des débris de papier brûlé qu'un courant d'air a éparpillés. Il se peut bien que M. le comte ait brûlé un écrit.

—Et cette lettre devait venir de Nicole, complice de son père qui s'est servi d'elle pour attirer M. de Gabrinoff dans le guet-apens qui lui a coûté la vie. La culpabilité de cette fille est démontrée par sa disparition.

Comme le juge achevait de parler, un gendarme accourut essouffé du château. Son brigadier l'avait envoyé prévenir le magistrat que l'assassin Jacques Cardoze, qu'on était parvenu à arrêter, venait d'être amené au château. Le brigadier faisait demander si, pour la confrontation du meurtrier avec le cadavre il fallait conduire son prisonnier à la maisonnette ou s'il devait attendre le retour du magistrat.

—Non, pas ici, dit le magistrat. Peut-être s'y trouve-t-il quelque signe, convenu entre les coupables, qui aiderait le prisonnier dans sa défense.

Puis, s'adressant à son greffier :

—Fermez porte et volets de cette demeure et posez les scellés. Deux gendarmes veilleront extérieurement pour arrêter la fille si elle se présente.

—Pauvre Nicole ! soupira de Saint-Dutasse, qui, malgré la compromettante absence de la Cardoze, ne pouvait croire à sa culpabilité.

Sur l'ordre du juge, Bricard et ses camarades soulevèrent la table qui supportait le cadavre et on reprit lentement le chemin du château. À mesure qu'ils approchaient, un horrible concert de hurlements et de oris furieux retentissait plus fort aux oreilles des arrivants. On avait été obligé de fermer la

grille pour soustraire le coupable à la rage des paysans. Entassés devant les barreaux, ils injuriaient le prisonnier qui, solidement garrotté, se tenait debout dans un coin de la cour.

Jacques Cardoze se montrait dédaigneux devant cette tempête de l'exécration publique déchaînée contre lui. Pâle et fier, il restait muet. Par moments, il secouait brusquement la tête pour dégager sa vue, aveuglée par les gouttelettes de sang qui coulaient de deux blessures au front faites par des pierres qui lui avaient été lancées.

Le brigadier parut sur le perron.

—Amenez le prisonnier, cria-t-il aux gendarmes qui veillaient à ses côtés.

Et Jacques s'avança vers le château poursuivi par les oris de fureur de la foule qui voyait s'éloigner l'objet de sa haine.

Il n'alla pas bien loin, car, dans le vestibule, il trouva le cadavre couché sur la table qui avait servi de civière.

—Connaissez-vous celui qui est là, mort, devant vous ? demanda le juge au prisonnier.

Les yeux de tous les assistants étaient braqués sur Cardoze pour surprendre son trouble en présence de sa victime. Le garde-chasse abaissa son regard calme sur le cadavre et répondit d'un ton assuré :

—C'est le comte Iwan de Gabrinoff.

—Vous êtes prévenu de l'avoir assassiné. La voix publique vous accuse de vous être jadis répandu en menaces de mort contre le défunt.

—Si, par la voix publique, vous comprenez ces misérables qui beuglent à la grille, la voix publique a menti.

—D'autres témoins, tous des plus honorables, attestent vous avoir entendu, il n'y a pas quinze jours, menacer M. de Gabrinoff de l'abattre comme un chien enragé. Je cite textuellement vos expressions. Les niez-vous ?

—Non. J'ai parlé ce jour-là en père dont on avait voulu déshonorer la fille.

—Reconnaissez-vous, en maintes occasions, avoir montré au comte une haineuse répulsion ?

Le prisonnier hésita un peu.

—Eh bien, oui, fit-il, je le dis franchement, je n'aimais pas M. de Gabrinoff, qui était venu se substituer à mon maître regretté... non, je ne l'aimais pas, et dans ma colère contre lui il y avait de la terreur, car un pressentiment me disait qu'il me serait funeste.

—Un pressentiment ! fit le magistrat avec un léger sourire d'ironie.

—Oh ! il ne faut pas rire de ce pressentiment, car, à cette heure, il a tout l'air d'être devenu pour moi une épouvantable réalité.

—Vous refusez d'avouer ?

—Avouer quoi ?

—Que vous êtes le meurtrier du comte.

À cette question, Cardoze fut pris d'un indicible désespoir qui brisa son énergie ; et il répondit d'une voix suppliante :

—Je vous en conjure, monsieur, cessez de me torturer avec vos demandes. Éloignez ce cadavre de mes yeux ! Le malheur est si vite tombé sur moi, que je ne suis plus sûr de posséder toute ma raison... J'ai des charbons dans le crâne... Je souffre de partout ! Ayez un peu de pitié ! qu'on me laisse le temps de me remettre.

—Emmenez le prisonnier, commanda le juge, persuadé que le coupable jouait la comédie.